

Do Muslim Women Need Saving ? De Lila Abu-Lughod

Leila Benhadjoudja

Numéro 252, printemps 2015

Stigmat-machine : altérisation et racisation par le haut

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Benhadjoudja, L. (2015). *Do Muslim Women Need Saving ?* De Lila Abu-Lughod. *Spirale*, (252), 42-44.

Se sauver de l'impérialisme par une anthropologie de la contre-culture

PAR LEILA BENHADJOUJJA

DO MUSLIM WOMEN NEED SAVING?

de Lila Abu-Lughod

Harvard University Press, 336 p.

Lila Abu-Lughod est une anthropologue palestinienne-américaine qui a consacré ses recherches aux femmes du Moyen-Orient, particulièrement d'Égypte et de Palestine¹. Son dernier livre, *Do Muslim Women Need Saving?*, s'inscrit dans la continuité de son article du même titre, écrit en 2002, à la suite de l'invasion de l'Afghanistan par l'administration Bush.

Cet ouvrage a été écrit dans la dynamique géopolitique internationale post-11-Septembre où l'auteure questionne et critique l'hégémonie des puissances occidentales, particulièrement le gouvernement états-unien, et leur prétention de vouloir faire la guerre pour les droits des femmes. Dès le premier chapitre, elle met en évidence la façon dont sont mobilisées des figures de femmes musulmanes pour justifier un projet impérialiste et colonialiste. En rappelant le contexte qui était celui des premiers mois qui ont suivi l'attentat des tours jumelles, l'anthropologue interroge l'intérêt et la solidarité soudains des féministes américaines envers les femmes afghanes.

L'auteure rappelle alors le discours de Laura Bush le 17 novembre 2001, qui appelait à « libérer » les femmes afghanes des Talibans, ces mêmes Talibans qui ont été largement soutenus par la CIA durant la guerre contre les Soviétiques. Cette rhétorique de « sauvetage » des femmes musulmanes sert d'argument dans la guerre contre le « terrorisme » et n'est pas sans rappeler les logiques coloniales qui fabriquent un Autre « sauvage » et un soi « civilisé ». La supermédiation des cas de violences faites aux femmes au nom de l'islam (comme le cas de Bibi Aysha qui a fait la une de la revue *Time* en août 2010) participe davantage à l'occultation des vraies violences structurelles et des motivations géostratégiques (l'invasion américaine en premier lieu) plutôt que de témoigner d'un réel intérêt pour les femmes afghanes. Dans ce sens, Lila Abu-Lughod souligne l'arrogance et la présomp-

tion de supériorité que sous-tend cette mission de sauvetage et appelle « *nouveau sens commun* » cette manière de faire la guerre pour les droits des femmes. Cette présomption de supériorité, largement portée par un « *féminisme colonial* », permet également d'occulter les violences faites aux femmes dans les sociétés occidentales. Dans cette logique, fantasmer un « *Islam Land* » misogyne renvoie une image d'une Amérique démocratique et égalitaire, justifiant ainsi une « *croisade morale* » au nom des droits des femmes.

LE MYTHE D'« ISLAM LAND »

La fabrique de cet « *Islam Land* » comme une altérité impossible prend appui dans différents arguments que Abu-Lughod détaille à l'aide de nombreux exemples. Un des arguments importants est le « *pulp nonfiction* », c'est-à-dire la prolifération d'une littérature à sensation sur les violences faites aux femmes musulmanes, qui sert à mobiliser l'opinion publique et à alimenter la sensibilité du « *nouveau sens commun* » du XXI^e siècle.

Dans ce monde du « *pulp nonfiction* », la mise en spectacle de la sexualité de l'Autre joue un rôle majeur afin de susciter à la fois pitié et fascination, abjection et fétichisation, comme au temps des cartes postales coloniales qui exhibaient les indigènes de manière sexuée et « sensuelle » au siècle dernier. Ainsi, les récits des musulmanes « autochtones », comme Ayaan Hirsi Ali aux Pays-Bas ou Irshad Manji au Canada, permettent de documenter une forme de « *slave pornography* » et répondent à l'appétit voyeur de l'industrie médiatique. Ces femmes musulmanes représentent des figures de « survivantes » et servent de preuves (sur)vivantes de la supériorité des valeurs libérales. Dans ce sens, cette mémoire pornographique constitue un produit commercial qui sert à justifier les croisades morales de l'Occident et

à faire fi de sa responsabilité en tant que puissance coloniale au Moyen-Orient.

L'auteure explique cet argument dans un chapitre entier qu'elle consacre à la question des « crimes d'honneur », souvent représentés comme la violence première en « Islam Land ». L'anthropologue énonce en quatre points les problèmes que pose la catégorisation des crimes d'honneur comme étant propres à des pratiques culturelles et religieuses. Premièrement, cette catégorisation simplifie les relations complexes entre les hommes et les femmes. Deuxièmement, associer les crimes d'honneur à une culture permet de diviser le monde en deux : civilisés et sauvages, autrement dit Occident et Autre. Troisièmement, la catégorie de crime d'honneur, telle qu'elle est conceptualisée, ne permet pas de voir à l'œuvre la violence des

Cependant, malgré ses critiques, Lila Abu-Lughod ne tend pas à nier l'existence de la violence ni la souffrance des femmes musulmanes. Ce qu'elle remet en cause, ce sont l'argumentaire et les procédés utilisés pour expliquer cette violence. Elle critique sévèrement la généralisation et la fabrication de la « culture », notamment dans les pays musulmans, comme concept englobant et cloisonné. Cette anthropologue qui aime « écrire contre la culture » est plutôt favorable à une ethnographie du particulier, où les histoires individuelles sont révélatrices des nuances et de la complexité du réel. Tout le long de son ouvrage, Abu-Lughod offre différents récits de femmes musulmanes et des problèmes auxquels elles font face au quotidien. Qu'il s'agisse de Zaynab, dont l'histoire est ponctuée de pauvreté et d'injustice sociale, ou de Khadija, qui souffre un mari alcoolique, Abu-Lughod nous invite à écouter ces histoires, car elles

révèlent une autre humanité. En effet, certains individus préfèrent la famille et la patience à l'autonomie ou à la « liberté ». Avec des cas concrets, l'auteure nous renseigne sur une complexité ignorée par le féminisme libéral et l'idéologie des droits de l'Homme. Ces derniers, bien qu'ils plaident pour une justice transnationale, peuvent utiliser les valeurs libérales contre les femmes et contribuent davantage aux visées impérialistes des intérêts états-uniens et européens.

Cette anthropologue qui aime « écrire contre la culture » est plutôt favorable à une ethnographie du particulier, où les histoires individuelles sont révélatrices des nuances et de la complexité du réel. Ce qu'elle donne à voir, par son écriture, ce sont des vies, des histoires et des contextes qui ne peuvent être ni stéréotypés ni caricaturés à l'aide d'abstractions.

institutions étatiques et les techniques de gouvernance qui sont pourtant structurantes dans la vie des femmes. Et quatrième-ment, la notion de crime d'honneur, estime l'auteure, constitue une « machine antipolitique » qui passe sous silence les transformations sociales et les conflits politiques. Autrement dit, la catégorie « crimes d'honneur » devient un objet construit par un discours extérieur, où les mesures adoptées pour y remédier (notamment par une logique de droits humains et d'interventionnisme occidental) participent davantage à l'oppression des femmes musulmanes.

Ainsi, cette notion (comme la polygamie et les mariages forcés) conforte le fantasme que les musulmans ne jouissent pas des valeurs libérales chères à l'Occident qui sont l'autonomie et la liberté, à cause de leur culture. Et *a contrario* « que l'Occident ne se considère pas porteur de valeurs intolérantes, malgré les règles de chasteté, le moralisme religieux, l'intolérance, le racisme, l'incarcération, le sexisme, l'exploitation économique ou les inégalités » (« The implication is that the West does not include itself any illiberal values, whether chastity, religious moralism, intolerance, racism, incarceration, sexism, economic exploitation, or inequality. »).

« ONGISATION » ET LOGIQUE DES DROITS HUMAINS

Dans les deux derniers chapitres du livre, l'auteure montre comment certaines organisations non gouvernementales (ONG) étrangères ou locales, ou même des associations de féminismes isla-

miques perpétuent une compréhension cloisonnée de l'émancipation des femmes dans une logique des droits humains. Abu-Lughod constate que des ONG en Égypte participent à une gouvernementalisation et à une commercialisation des droits des femmes. D'une part, elles ont assuré une meilleure crédibilité à une certaine élite politique, notamment Suzanne Mubarek. D'autre part, elles ont créé un large marché de « *career building* » et de « *fund-raising* », si bien qu'il est désormais possible d'acheter du rouge à lèvres ou un vernis à ongles en solidarité avec les femmes égyptiennes.

Dans le cas palestinien, Abu-Lughod déplore que les campagnes du féminisme mondial pour les droits des femmes musulmanes, comme celle du Global Campaign to Stop Killing and Stoning Women, ne concernent pas l'assassinat de milliers de femmes par l'armée israélienne lors des bombardements de Gaza. Bien plus, l'« ONGisation » du mouvement des femmes palestiniennes a dépolitisé le mouvement en versant dans la professionnalisation en raison notamment des exigences des rapports de subvention. Cependant, l'auteure estime que les organisations palestiniennes, contrairement aux organisations égyptiennes, sont restées cohérentes dans leurs luttes contre le colonialisme israélien et que leur travail est conditionné par ce contexte politique.

S'agissant des associations de féminismes islamiques, l'anthropologue regrette que, malgré toute la bonne volonté et les efforts considérables qui sont déployés, ces groupes tiennent aussi un discours sur les droits des femmes afin de lutter contre les mêmes catégories de violence que les institutions étrangères ont identifiées (la violence conjugale au premier plan). Bien que ces groupes veuillent réformer les lois dans les pays musulmans, ils restent dans une logique de « réconciliation » entre les droits de l'Homme et l'islam. En donnant l'exemple d'un cas de violence conjugale qu'elle a analysé lors de son ethnographie dans le milieu rural en Égypte, Abu-Lughod montre la complexité de cette violence. Elle réussit à mettre en relation une histoire familiale avec les conditions économiques, dont les conséquences du tourisme en Égypte et ses effets sur l'alté-

rité. En effet, la « consommation » des Égyptiens perçus comme des « exotiques », notamment par les touristes européennes, dans le cadre de relations « amoureuses » marquées par un pouvoir économique digne des inégalités Nord-Sud, n'a pas manqué de bouleverser les vies familiales locales. C'est dire qu'à partir d'un cas de violence conjugale, Abu-Lughod met en relation une multiplicité de facteurs endogènes et exogènes, économiques et psychosociaux. Autrement dit, ce qui est compris uniquement comme de la violence domestique par certains est en réalité un système complexe où se côtoient le mondial et le local, le public et l'intime. Bien plus, elle laisse voir aussi des alternatives locales contre la violence conjugale, des façons de faire et de vivre qui, bien qu'elles ne correspondent pas aux valeurs libérales, réussissent néanmoins à résoudre des problèmes sociaux.

Les histoires de Zaynab, de Aicha ou même celle de sa propre tante réfugiée palestinienne qui aimait dire « Je suis comme la Palestine. Mes blessures sont profondes » sont des ethnographies de « la contre-culture ».

rité. En effet, la « consommation » des Égyptiens perçus comme des « exotiques », notamment par les touristes européennes, dans le cadre de relations « amoureuses » marquées par un pouvoir économique digne des inégalités Nord-Sud, n'a pas manqué de bouleverser les vies familiales locales. C'est dire qu'à partir d'un cas de violence conjugale, Abu-Lughod met en relation une multiplicité de facteurs endogènes et exogènes, économiques et psychosociaux. Autrement dit, ce qui est compris uniquement comme de la violence domestique par certains est en réalité un système complexe où se côtoient le mondial et le local, le public et l'intime. Bien plus, elle laisse voir aussi des alternatives locales contre la violence conjugale, des façons de faire et de vivre qui, bien qu'elles ne correspondent pas aux valeurs libérales, réussissent néanmoins à résoudre des problèmes sociaux.

ÉCHOS AU QUÉBEC ET AU CANADA

Il est intéressant de constater que les dynamiques décrites par Abu-Lughod travaillent de manière très similaire les sociétés québécoise et canadienne. Son livre nous éclaire sur de nombreux enjeux, notamment pour la remise en question de l'occidentalocentrisme du discours sur l'universalisme des valeurs et ses conceptions de l'égalité, de la liberté et de l'autonomie. Dans ce sens, le féminisme occidental du XXI^e siècle participe à la victimisation des femmes musulmanes (mais aussi d'autres femmes altérisées comme les Autochtones, les Noires, etc.) et

passé sous silence la violence structurelle de la militarisation, des politiques économiques et de l'impérialisme occidental. Cette réflexion invite à la prudence et à porter attention aux rapports de pouvoir à l'œuvre dans tous les débats qui discutent de l'« émancipation » des femmes musulmanes (comme pendant le débat sur la Charte des valeurs au Québec). En effet, la circulation des représentations rétrogrades de l'islam (comme on a pu le voir avec l'affaire Shafia ou les tribunaux islamiques) est révélatrice d'un « *gendered orientalism* » qui consolide un rapport de domination à partir d'une altérité impossible. La construction de cette altérité sollicite le mépris d'une culture au sein d'une « *pulp nonfiction* » *made in Québec*, afin de s'allier l'opinion publique dans des violations des droits humains comme la guerre en Syrie, en Irak ou en Afghanistan.

Aussi, dans un contexte où la construction des musulmans comme ennemis intérieurs semble se généraliser en Europe et en Amérique du Nord, les arguments que nous offre Abu-Lughod permettent de penser la fabrique d'un « *Islam Land* » intérieur, où différents dispositifs sécuritaires tendent à traquer cet univers fantasmé. En effet, l'annonce de projets de lois pour surveiller certains citoyens issus d'« *Islam Land* », le discours de lutte contre le « terrorisme » ou la « radicalisation » islamique, s'inscrivent dans cette rhétorique. Ces dispositifs sécuritaires, bien qu'ils constituent une violation des droits fondamentaux, s'appuient sur l'altérité impossible.

Enfin, un élément essentiel qui transparait dans tous les écrits de Lila Abu-Lughod est son appel à déconstruire la culture. Ce qu'elle donne à voir, par son écriture, ce sont des vies, des histoires et des contextes qui ne peuvent être ni stéréotypés ni caricaturés à l'aide d'abstractions. Les histoires de Zaynab, de Aicha ou même celle de sa propre tante réfugiée palestinienne qui aimait dire « *Je suis comme la Palestine. Mes blessures sont profondes* » sont des ethnographies de « *la contre-culture* ». Car si nous sommes désormais politisés sur les questions de races et de classes, la « culture » reste à questionner, nous dit Abu-Lughod. Dès lors, dans un contexte de société multiculturelle, il devient essentiel de questionner les représentations culturelles des uns et des autres, et les mécanismes qui permettent un consensus tacite sur la supériorité d'une culture sur une autre, notamment pour justifier des pratiques de domination et d'exclusion, certaines récentes et d'autres qui datent de quatre cents ans. ┘

1. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages, notamment *Veiled Sentiments: Honor and Poetry in a Bedouin Society*, 1986, *Writing Women's Worlds: Bedouin Stories*, 1996 et *Nakba: Palestine, 1948, and the Claims of Memory*, 2009.

2. Elle cite l'exemple de Musawah, un mouvement transnational pour l'équité et la justice dans la famille musulmane, et WISE, Women's Islamic Initiative in Spirituality and Equality.